

[11 février, Marseille]

11 – Neuf heures (soir)

Demain, je touche mon congé : il y a six mois que je suis à l'OT. J'ai droit à huit jours. J'ai donc choisi Paris, et je pars demain matin, gratuitement (billet allemand) à Paris. J'irai chez ma « tante ». Et voilà ! J'y retourne donc, dans la Capitale, après quatre ans d'absence, et de longs, longs mois de nostalgie. Je reverrai tous ces quartiers, les gens, peut-être les copains, les profs (où sont-ils ? Que sont-ils devenus ?) Ici, au fond, à Marseille, je me suis trouvé, par une sélection naturelle, en quelque sorte, des amis et des attachements: dans ce Marseille que je maudissais la première année, dans cette chambre d'hôtel, alors que je ne connaissais personne, sauf Coiffard. Puis, j'ai passé mon bac. À la plage, je me suis fait des amis, puis à la fac etc. Et de fil en aiguille, je connais pas mal de gens, et vice versa : j'y ai connu également les joies de finir le lycée et d'entrer dans une faculté. Puis, parmi toutes les inquiétudes de la guerre, j'ai dû prendre un travail, et je fais l'apprentissage des vies normales, du bureau. Mais, d'un autre côté, qu'ai-je eu, en plus ? Au point de vue femme, j'en suis toujours au même point. Et du point de vue de ce que j'ai produit, je vois avec étonnement, qu'extérieurement, je n'ai pas beaucoup avancé. *Pierre* est à peine un peu plus en avant. Quelques poèmes (certains comptent surtout) et le journal. Depuis le bureau, très peu : chaque soir, j'ai quelque chose à faire, même à parler avec mes parents. Cela prouve tout simplement qu'en moi, le flux et le reflux sont constants. Mais intérieurement, tout s'échange, et l'on ne peut, au fond, parler de flux et de reflux. L'harmonie sourde, règle en moi, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus en elle, hors de la surface donnée, où je suis. Oui...

[20 février, Marseille]

20 – 2. Une heure trente (matin)

Je reviens de Paris : j'y suis resté toute cette semaine : rues vides, froid ; l'atmosphère est changée. Peu de détails. Et ici, au retour, on apprend que c'est zone occupée, que tous les Russes doivent être recensés pour l'Allemagne, si c'est de mon âge, ou pour la France si c'est l'âge de mon père. On veut partir, dans les départements d'évacuation puisque Marseille est évacuée. Moi, avec mon travail à l'OT, je ne serais pas exempt. Mes parents veulent, pour cela, me faire inscrire comme mineur : eux, restent en France. Beaucoup d'étudiants font ça, paraît-il : la nourriture serait bonne, le travail de huit heures pas trop difficile : à quatre cents mètres sous terre. Je pourrai louer une chambre. Quant à mon père, ou il trouvera quelque chose ici ou il partira, sans se faire récuser pour ne pas être envoyé à des travaux. Brusquement comme ça, les événements se précipitent : vraiment ça approche peut-être de la fin de la guerre et du péril boche. Ce ne serait pas trop tôt. Mineur ! Comme dans *Les Javanais* de Malaquais : ou dans la région, si mes parents y restent : ou à Saint-Étienne si mon père ne trouve rien ici et évacue vers les départements désignés. Tout de même...

[26 février, Marseille]

26 – 2 – 44. Cinq heures vingt (soir)

Rien n'est encore décidé définitivement : en tout cas, je ne suis plus à l'OT. J'ai fait des adieux sans éclats. Mes papiers étant en règle, j'ai un peu de temps devant moi. J'ai téléphoné et appris que Michèle est près de Grenoble depuis trois semaines. Auprès des autres, je n'ai encore rien fait.

Pluie fine. Il fait gris et déjà chaud : l'hiver doit être fini. Je quitte Marseille sans presque aucun regret : il m'a donné pas mal de choses, mais enfin... Nous avons décidé de quitter la côte (en cas de débarquement anglo-saxon) et de nous installer dans le Puy-de-Dôme : mes parents au Mont-Dore. Moi dans les mines de Saint-Etienne. À quand la fin de la guerre ? Les Allemands perdent sur tous les fronts. Mais ce n'est pas encore la débâcle.

Dans le train qui roulait vers Paris, l'autre semaine, des réflexions me venaient sur les caractéristiques du peuple français. J'étais en colère, justement, et maintenant il me semble que mes assertions feraient bien d'être révisées.

Les Français aiment leur pays, non pas d'une manière positive, qui consiste à le défendre, ou à mourir généreusement pour lui. Ils l'aiment négativement, en se contentant de mépriser ce que font leurs voisins et de flatter ce qu'ils font eux-mêmes. Aujourd'hui, ne pouvant plus, après cette défaite, glorifier leur état présent, ils glorifient leurs actions antérieures. Depuis l'épopée napoléonienne, les Français vivent sur leur passé, sans faire quoi que ce soit pour s'y remettre à la hauteur *[sic]*. Leur passé, aussi lointain soit-il, leur suffit pour les consoler du présent, et les rassurer sur l'avenir. Autrement dit, l'intérêt de la masse ne les préoccupe pas.

Presque chaque Français pris à part est intelligent : mais la masse est bête. Car chaque intelligence tire de son côté, et leurs différents gouvernements pouvaient se comparer à l'attelage que forment un bœuf qui tire en avant, un crabe qui tire en arrière et un hanneton qui tire en haut.

[1^{er} mars, Toulon]

1^{er} mars. Neuf heures trente (soir)

Tout est changé : mon père a trouvé une place à Marseille : il y reste donc avec ma mère. Moi, qui m'étais déjà désisté de ma place, pour me faire mineur, ai trouvé (ou plutôt mon chef m'a trouvé) une place à l'OT Toulon. Je suis parti de Marseille ce matin, arrivé peu après à Toulon, où l'on m'a mis au courant de mon travail, donné une bonne chambre, etc. [;] le soir, j'ai téléphoné à Marseille, à ma mère : elle s'ennuyait, très, m'a-t-elle dit car mon père, à Lyon, qui devait rentrer samedi est tombé malade : un gros rhume. Je suis donc dans ma chambre d'hôtel. Je ne sais pas encore combien je serai payé. Ici, tous, ils travaillent samedi et dimanche : j'espère qu'en tant qu'étranger, j'en serai épargné, comme à Marseille. Il faudra que j'écrive à Thérèse, Willy. Avec Simone, on s'est bien dit au revoir.

[2 mars (1), Toulon]

2 – 2 [sic] – 44. Huit heures (soir)

Petite chambre d'hôtel : assez triste. Malgré tout, je réfléchis : dans le monde entier, presque tous les jeunes gens, aujourd'hui sont mobilisés : moi, je suis tranquillement dans un bureau, bien payé, bien nourri, bien logé. Encore seul, puisqu'à Toulon je ne connais personne. Mais je ferai sûrement des connaissances : j'aime mieux être ici qu'à Marseille : toujours habiter chez moi, entre mes parents, ne pouvoir amener personne, plus ou moins tout raconter.

Il faut me « lancer ».

Je repense à mon voyage à Paris. J'ai parcouru toute la capitale, les grandes artères, et ouvrais bien grand les yeux comme pour me « remettre en état ». Quatre ans d'absence. Les rues sont presque vides : pas de voitures, peu de monde. La lumière surtout, semble grise après le midi. Saint-Michel, le Quartier Latin, tout cela a changé, dans le sens d'un appauvrissement. Mais le soir, dans le black-out, si l'on rentre dans un café quelconque du Quartier Latin, ou de Montmartre, surtout au Boul'Mich, on est assailli encore, par la lumière, les cris, des sons d'orchestre, le fourmillement de jeunes, et les sandwiches qui s'étaient sur les glaces, scintillants. Des sandwiches faits de quoi ? Ça on s'en fout. Et mes copains, et Lupin ? Minute.

J'ai été à Bourg-la-Reine. Perrot n'était pas là : je n'avais pas le temps d'attendre et suis parti. Lupin était là, et m'a reçu gentiment : il a deux enfants, une grosse femme. Mais comment dire ? Nous avons parlé politique, événements, sans plus : c'est comme s'il avait oublié tout ce que je promettais à ses yeux (il ne m'a posé aucune question littéraire) et lui-même d'autre part, semble avoir perdu ce mordant, cette ironie glacée, cette « Science universelle » [...] Quand je lui ai parlé de Kafka, il m'a demandé si c'était le nom du livre ou le nom de l'auteur ! Je ne suis pas revenu à Bourg-la-Reine voir Perrot, quant aux autres, Osselet, Métivier, je ne me suis même pas renseigné : Grandeur et décadence !

À propos d'auteur, me rappeler *Les Indifférents* de Moravia. *Salka Valka*. *Bahia de tous les saints*, *La Voragine*. Livres – paraît-il – remarquables, et méconnus, tandis que des navets modernes comme ceux d'Elsa Triolet sont montés aux nues.

À part ça, pas grand-chose. Mon travail a l'air plutôt barbant mais la paye étant bonne et la guerre devant finir ; puis, j'ai [,] un peu, un nouveau genre de vie : une chambre et la fameuse, soit disant « liberté ». Mais enfin...

Parfois la mer m'appelle, indifférente.
Je suis comme les arbres saccagés
Et ne peux fuir tous ceux qui pleurent, et ceux qui chantent.

J'ai mal. Dieu ne pourra me soulager.
Le vent frissonne, hurle et blesse
~~Ceux~~ Les gens qui courent, l'espace figé dans la détresse.

La nuit ~~m'attend~~ viendra, aux heures lasses et peu profondes.
~~J'irai~~ J'aurais pu ~~vendre tous~~ mes espoirs rouillés.
~~Au loin~~ En bas, la mer rythme les trains qui grondent.

L'attente, anxieuse, commence sa veillée.
Près de moi, les présents et les absents, vont, viennent.
J'irai plus loin que ma tristesse la plus lointaine.

[3 mars, Toulon]3 – 2 [*sic*]. Huit heures (soir)

Mal de tête. Je mérite mes trois mille deux cents francs, pour la qualité abrutissante de mon travail : recopier de grandes listes de chiffres, cinq fois chacune. Pas étonnant que ma tête me fasse mal. De plus, absolument personne : pas une jolie fille, rien. Liberté. Le bureau et le lit, voilà sa devise [*sic*]. Il faut écrire des lettres : à Willy (dont la sœur est morte) ; Simone, Jacky aux nattes. Thérèse. (Que de noms : j'aurais dû peut-être me débrouiller pour trouver un travail à Marseille ? Manuel ? Résisterai-je longtemps à mon occupation présente ?) Sale bureaucrate, dégoûtation. Je fais mon sale petit boulot ~~comme une~~ de larve, et je rentre dans mon trou.

[10 mars, Toulon]

10 – 3 – 44.

Terrible ! Toulon a été bombardé d'une manière presque effroyable. Nous étions au bureau ; la secrétaire allemande (femme respectable) et moi. (Le chef est parti à Marseille). Le chauffeur rentra soudain.

- C'est l'alerte, descendez.
- Mais on n'a rien entendu.
- Il y a eu du canon.

On se précipite vers la cave. La secrétaire avait saisi sa machine à écrire, et moi j'avais fourré dans ma poche une poésie à laquelle je pensais. On était sur les marches de la cave, dans l'obscurité. Quelques coups lointains.

- C'est pas terrible dit quelqu'un. Remontons.
- Je veux remonter dit la secrétaire. (Elle parlait tantôt allemand, tantôt français.)

Entre temps, elle m'avait donné la machine à écrire et je la tenais comme si c'était un bébé. On remonta vers la porte. Soudain un coup effroyable me fit chanceler. Des cris s'élevèrent. Des plaques de murs tombaient et fumaient.

- Il faut descendre [,] dis-je.

Je pris la secrétaire par le bras et nous descendîmes. À ce moment un deuxième coup terrible retentit. La secrétaire poussa un cri.

- Oh !
- Du courage, allons, dis-je.
- J'ai une crise de nerfs.

Son visage se crispait, elle passait ses mains dans ses cheveux. Moi-même, je ne ressentais rien. Un goût acre de poudre m'entraîna dans la bouche.

- Il faut quitter la maison, disait la secrétaire, ils vont la viser, ils connaissent tout.

On remonta. Ça semblait s'être calmé. Le grand chef, le visage noir de charbon, criait :

- *Raus, raus.* Ils visent l'OT. Sortez.

Nous nous précipitâmes dans la rue. À ce moment, les coups effroyables recommencèrent. On se jeta dans un garage. Il n'y avait pas de cave et les gens étaient accroupis derrière les voitures.

- Je ne peux plus le supporter, je ne peux plus, disait la secrétaire.
- Allons, du calme.

Je tenais toujours la machine à écrire et j'en avais marre. Ça tonnait, mais moins rapproché. Le temps durait : cela semblait calmé et nous sortîmes. L'eau coulait dans les rues. À cinq mètres de l'OT une grande maison neuve n'existait plus. De haut en bas des meubles pendaient. On ne pouvait pas traverser les rues. Des gens passaient, couraient. Les trottoirs, les pavés n'existait plus. Des coups de sifflets retentissaient.

- Attention – criaient des gens – l'alerte n'est pas finie.

Des coups de DCA recommençaient. Tous criaient, couraient, affolés. Nous arrivâmes aux abris de la gare. Des blessés passaient, péniblement. À nouveau ces coups, mais moins rapprochés. Dans l'abri, des femmes étaient malades. L'une s'évanouissait et des gosses pleuraient.

- C'est fini, cria quelqu'un.

C'était vrai et nous sortîmes. Le spectacle ressemblait à un cauchemar. Mon hôtel était debout, intact, et à côté, l'immense maison neuve n'existait plus. Des pierres, des pierres, sans fin. Tout à fait en haut, un porte-manteau se balançait avec des robes et l'on voyait les robes par-dessous. Des ruines fumaient partout. La foule lourde, compacte, se vidait lentement : plus de chaussées, plus de trottoirs. Les voitures, ne pouvant pas circuler klaxonnaient sans arrêt. Un officier aviateur se mit à nous raconter comment il avait vu la maison atteinte et des gens tomber du cinquième étage.

- Vous avez vu les Dames de France, disaient des voix. Ça brûle.

La secrétaire voulait retrouver son mari, qui travaillait dans les entrepôts. Tenant la machine d'une main et le bras de la secrétaire de l'autre, je l'aidais à passer à travers les tas de pierre, les torrents d'eau sale qui constituaient les rues. Partout, jusqu'à la rue principale, des maisons effondrées : parfois, les murs tenaient, mais il n'y avait rien à l'intérieur ; parfois tout était écroulé et les maisons devenaient des pyramides de pierres, de meubles et de poussière. D'autres maisons n'étaient touchées qu'en haut : le bas était intact, et dès le quatrième étage, il n'y avait plus que des morceaux, de planche, de plafond, des tapis qui se balançaient au vent et des grands trous dans les murs.

- Quelle horreur, quelle horreur, disait la secrétaire.

Moi, je ne disais rien, et regardai de tous mes yeux. Une odeur de poudre piquait la gorge et l'on piétinait des livres, des photos de famille.

Sur la rue principale, on ne voyait tout d'abord que des tas de ruines, et les Dames de France, dans le fond, qui brûlait. Des parties de murs étaient encore debout et des amas de poutrelles et de moellons. Une partie du lycée n'existait plus. Une autre partie était fendue en largeur : on voyait les bancs, la chaise, renversés les uns sur les autres : tous les fils électriques, les fils des tramways pendaient par terre : les quelques-uns s'ouvraient et laissaient pendre de grands fils jaunes, rouges, bleus, comme des confettis à un carnaval. Les incendies commençaient partout. Des voitures de pompier, de blessés, roulaient difficilement, sautaient dans les trous et sur des tas. Et dans les caves des maisons qui brûlaient, les gens qui devaient s'asphyxier, lentement. Des blessés étaient étendus sur des bancs. Parfois, on voyait d'immenses trous de bombes, des platanes déracinés qui gisaient. Sur la tête tombait l'eau sale des maisons et des particules de poussière qui rentraient dans la bouche et dans les yeux. Les brouillards fumigènes épaississaient l'atmosphère, et de temps en temps des coups plus ou moins rapprochés annonçaient que les bombes à retardement éclataient.

Nous allâmes partout. On ne put retrouver le mari. Dans les ruines qui s'entassaient jusqu'au port, des sinistrés prenaient quelques affaires, écartaient des pierres et ramassaient une chemise. Il semblait que toute la vie intime des gens, s'étalait, sans pouvoir se cacher, lamentable. Parfois, dans le haut d'une maison inexistante, une chambre restait debout : des chaises, le lit avec les draps. Au-dessus c'était le ciel, ou un morceau de poutre sur une chaise. En dessous c'étaient les ruines.

- En Allemagne disait la secrétaire, ils bombardent tous les jours comme ça. Et de plus ils jettent des bombes incendiaires et du phosphore. Ici, ils ne jettent pas ça.

Nous revînmes sur la rue principale où était notre restaurant : inondé, plus de portes, vitres. Les tables, servies, se baignaient. Sur tous les visages se lisait une chose surtout : la peur. La colère et le regret ne venaient que plus tard. Pendant le déjeuner des gens se mirent à courir en criant : alerte, alerte. Je ne sais ce qui me prit. Affolé, sans m'occuper de la secrétaire je me précipitai vers la sortie et me mis à courir vers l'abri de la gare. Brusquement je me souvins de la secrétaire et je l'attendis. Elle me suivait de près à la course et nous fûmes de nouveau dans l'abri. Mais ce n'était qu'une fausse alerte. Des gens avaient été pris de panique en entendant une bombe à retardement près des Dames de France. On revint déjeuner. Le mari attendait, et, libéré, enfin, je m'achetai trois gâteaux et partis à la recherche d'un coiffeur. La conversation du restaurant ne m'intéressait pas : ça était brûlé, des objectifs militaires avaient été atteints. Le grand chef, le visage toujours noir, très agité, parlait, questionnait. Il paraît que les Annamites qui travaillaient sur le port, s'étaient tous précipités vers l'abri. Mais l'entrée de l'abri est très étroite, petite, et les bombes tombaient. Les malheureux, paraît-il, se sont poussés, battus, piétinés, et quelques-uns sont morts, étouffés.

Je voulais passer par mon hôtel, mais la rue était interdite car la grande maison neuve écroulée, brûlait. Je repris ma marche. Des gens, ici ou là, discutaient.

- Moi, la bombe est tombée à deux mètres de moi. Vous savez, etc.

Au fur et à mesure, les distances qui avaient séparé les parleurs de la bombe diminuaient. Et toujours cette foule étouffante, massive, qui sortait de la ville, allait en banlieue. Et cette autre foule qui sortait de la banlieue et allait en ville. Presque tous étaient chargés de paquets et, de bagages. À l'horizon, d'immenses colonnes de fumée noire, montaient. Conversations toujours les mêmes, dans la foule, le coiffeur que je trouvai enfin, en banlieue.

- Le Pont, hein, fini. Ah ! les salauds, s'ils faisaient attention, au moins. C'était sûrement des Américains. Et Olivier, où est-ce qu'il est ? etc.

C'était d'ailleurs naturel et les mêmes personnes semblaient toujours parler. Je revins vers le port. Un petit disque de soleil rouge apparaissait parfois derrière la fumée. Mais on ne voyait pas d'où la fumée venait. Sur l'eau, une petite tache d'un jaune lumineux reflétait le disque de soleil et mettait une lumière de paix dans l'incendie. Un bateau devait partir pour La Seyne et je le pris. Je voulais voir le paysage. Nous entrâmes dans la fumée ; après quoi, on vit les pétroliers, à ras de l'eau qui flambaient. Des bateaux de guerre émergeaient de l'eau : mais c'était ceux de la marine française qui s'étaient sabordés l'an dernier. Derrière tout cela, ~~la mer~~, les collines et la mer immense. Le ciel serein. Je revins avec le même bateau et allai enfin à l'hôtel. Plus de fenêtres, plus d'eau, plus d'électricité. Les vitres, qui avaient volé en éclats, gisaient un peu partout. Je changeai de costume, de cravate, mis mon manteau d'hiver, pris mes deux cahiers et descendis.

- Vous couchez ici, me demanda le veilleur ?

C'est un petit vieux, assez abruti.

- Oui, pourquoi ?

- Oh ! pour rien.

- Mais enfin, il y a quelque chose ? Vous me conseillez de partir [?]

- Oh ! moi, je ne conseille rien du tout. Mais Aux Dames de France, vous avez vu, il y a une bombe qui a éclaté une heure vingt après. On sait jamais. S'il y avait encore un feu d'artifice. Moi, en tout cas, je quitte Toulon : je vais rejoindre ma femme dans les environs d'Aix.

Je me dirigeai vers le restaurant. Il faisait nuit et froid. Dans la salle, personne, obscurité complète. Toute la ville était privée d'électricité. Tâtonnant, pataugeant dans l'eau, je me dirigeai jusque vers la cuisine, et le cuisinier allemand, plein d'injures et d'apostrophes me donna un dîner froid. Paquet en main, j'allai au Strasbourg, à côté. Des bougies brûlaient. Des gens debout, assis, mangeaient et buvaient. En face, à côté, des maisons en ruines. Dans ce bar chic, rien. Je mangeai, bus, et revins. Des maisons flambaient, plus que jamais. Le mistral s'était levé. Des étincelles, en braise, crépitaient et s'envolaient de partout.

En entrant, je croisai les deux jeunes filles laides de la centrale. On parla. Elles avaient une bougie, et dans la chambre de l'une les vitres n'avaient presque pas sauté. Elles installaient leurs affaires, et j'en accompagnai une à la centrale. Maintenant, les rues vides, des coups de fusil éclataient parfois, on ne savait d'où et pourquoi. À l'horizon, les lueurs rouges de l'incendie, et la fumée obscurcissait la lune et les étoiles.

- Les *Tommys* sont encore capables de revenir cette nuit dit l'Allemande.

- Non.

- Mais si : ils verront tout très bien, grâce aux incendies.

Nous entrâmes dans une grande maison intacte, que l'on sentait vide, et avec des allumettes, on se dirigea vers une porte : nous fûmes dans une petite chambre chauffée : c'était la centrale. Une jeune fille mignonne était de service. On parla un peu. Toutes les lignes étaient coupées. La poste ne marchait plus. Parfois, la jeune fille branchait sur une radio et l'on entendait de la musique. Puis, on se tut. Le vent sifflait, lugubre, et toujours à intervalles, les coups de fusil qui éclataient. Je dus raccompagner la jeune fille laide. Elle voulait dormir chez un officier en banlieue et me demandait de l'accompagner : on est galant ou on ne l'est pas ! Je l'accompagnai.

À chaque instant on manquait de se prendre aux fils électriques qui pendaient partout. Finalement on trouva un petit tram, et l'Allemande engagea la conversation avec un soldat. Tant et si bien que je me rasais tout seul pendant le voyage, fatigué et me maudissant de l'avoir accompagnée.

Au terminus, ils descendirent, mais comme c'était le dernier tram et qu'ils repartaient de suite, je dis que je restai. Je revins donc et aussitôt allai à la centrale. Je voulais revoir la jeune fille et on verrait ce qui en résulterait. Je retrouvai la maison et frappai.

- Qui est là ?

- Vous avez peur d'ouvrir, dis-je, en allemand.

- Non.

Elle ouvrit.

- Tiens, c'est vous ? Que voulez-vous ?
 - Il fait trop froid chez moi pour dormir.
 - Je regrette, mais vous ne pouvez pas rentrer ici.
- Ton glacial. Elle voulait refermer la porte.
- Je ne pourrai pas vous revoir demain ?
 - Non. Au revoir.

Elle referma la porte. Et vlan ! Quand j'ai de l'audace, ça ne rend pas. Quand je n'en ai pas, ça ne rend pas non plus, Merde ! Je retournai à l'hôtel et frappai à la porte de l'autre jeune fille. Elle dormait déjà. Car je me couchai à côté d'elle car elle avait très froid ; mais je n'essayai rien car elle tellement laide, édentée, que je n'y pouvais rien [*sic*]. Toute la nuit le vent a hurlé. On éteignait les incendies et des vitres se brisaient. Enfin, au matin, elle me dit de remonter car la jeune fille mignonne allait venir. Je suis donc dans ma chambre. Il y a du vent et il fait très froid. Pas d'eau. Comment faire pour me laver ? Maintenant, j'aurai toujours mes deux cahiers avec moi. Tant pis, je ne me laverai [pas] et vais déjeuner. J'espère que mes parents ne sont pas inquiets ; comment les prévenir ? Il paraît que c'est le raid le plus terrible qui ait [eu] lieu sur Toulon. Les jeunes filles veulent changer d'hôtel ; c'est si près de la gare. Mais les abris ne sont pas loin. Les uns disent qu'ils sont bons, les autres qu'il y a mieux. Mais de toute façon, la ville entière est touchée. Donc, que ce soit près de la gare, ou non. Maintenant, le soleil brille. Je vais voir ce que je vais faire.

[22 mars, Toulon]

22 – 3 – 44 (huit heures soir)

Depuis avant-hier, j'ai été placé au dépôt de matériel pour le contrôle des wagons car celui qui s'en occupe part en congé. Ça durera un mois. Les matins, il faut faire les quatre kilomètres de vélo pour aller à la gare et contrôler : les après-midi (c'est pas marrant) il faut remplir les rapports de ce que l'on fait le matin. Je suis donc tout le temps sur les chantiers, dans les gares : on bouge au moins [.] Pendant ce temps-là, le bureau central, vient de déménager de Toulon : l'OT s'est installée dans un magnifique château au milieu des palmes. Il paraît qu'une cloche sonne pour le déjeuner (comme dans une pension de famille) et que tous descendent, s'installent autour du chef. Après quoi on va dans le parc. Il y a une piscine et je m'imagine que l'été, avant le déjeuner on pourra prendre un bain et venir déjeuner en peignoir. La vue de mon bureau est magnifique. L'OT a fait ça pour se protéger des bombes. Il est vrai que les Anglais peuvent trouver quand même.

Mais moi, je n'ai que vu le château : on a déménagé dimanche et dès lundi matin j'allai au dépôt : c'est une jeune secrétaire (moche) qui m'a raconté comment ça se passait pour le déjeuner. Bien sûr, ce ne sera pas mal, mais ce sera l'abrutissement à moins que je ne fasse plus ample connaissance avec une secrétaire allemande actuellement en congé avec laquelle j'avais l'air d'assez bien m'entendre pendant quelques jours qui précéderent son départ. Tandis qu'ici, au port (au dépôt) on y va en camion, on se trouve au milieu de types simples, francs, joyeux et il faut se remuer. Seulement, comme d'autre part, trop se remuer... Malgré tout, il ne faudra pas que je gaffe pendant ce mois, car c'est une responsabilité que de s'occuper des wagons. À part ça, pas grand-chose : pas de lettres de personne ; cette Jacky aux nattes, par exemple, ne semble pas intéressée.

[25 mars, Toulon]

25 – 3. (Neuf heures trente. Soir)

Chaque matin, à sept heures, il faut être sur le chantier : le type que je vais remplacer est très gentil : un Belge qui parle avec l'accent. Ce soir nous sommes sortis ensemble. J'aurais voulu aller à Marseille, mais le chef n'a pas voulu. Avant-hier soir, j'ai entamé la conversation avec une serveuse : nous sommes allés au cinéma, puis je l'emmenais chez moi et elle y passa la nuit. Donc, je ne suis plus vierge : l'impression n'est pas mauvaise : après ce n'est pas très agréable, mais enfin, je suis sorti donc de ma virginité : pour le moment, je ne crois pas que ça a fait de grands changements : je ne parle pas pour ceux qui disent toujours : bah ! trouve une bonne petite et ça te passera, quand on leur dit par exemple, des idées un peu spéciales, etc. Je pense aux changements extérieurs : mais ça vient peu à peu. J'ai téléphoné à Marseille : chez moi, tout en ordre, seulement ma mère a été malade : simple tumeur ou une chance sur cent d'aspect cancéreux : il aurait fallu une opération. Mais ce n'est pas le cas, ~~Dieu merci~~, heureusement. Dire que même demain, dimanche, il faut travailler de sept heures à douze heures. C'est obligatoire.

[1^{er} avril, Toulon]

1^{er} avril. Neuf heures trente (soir) 1944.

Une semaine est passée : rien de neuf. Chaque jour, je vais à ce dépôt, contrôle et inscris les wagons. L'après-midi, je fais mon rapport. Les soirs, je me couche tôt. Ai reçu deux lettres : de Simone, grossière, où elle dit qu'elle est à côté de son marin allemand, en Bretagne. Je ne sais si c'est en réponse à ma lettre : mais je m'en fous. De Jacky (avec les nattes) gentille, disant qu'elle m'invite demain (dimanche) pour son anniversaire : et moi, connerie des conneries, je ne peux pas quitter ici, ce dépôt, car les wagons arrivent même les dimanches. Ee Ça m'aurait fait du bien de danser un peu ; et dimanche prochain de Pâques, serai-je libre ? Ce n'est pas certain. Cet après-midi, je me suis promené près du parc dans les ruines : maisons, meubles, la petite gare de Provence à demi démolie : mais un employé m'a dit que les trains marchaient toujours. Les rails étroits sont entiers. Ça fait contraste ce départ dans les ruines... C'est comme à midi, en ville, le restaurant où l'on déjeune, est à moitié démolie, et tout autour, c'est des maisons écroulées, des meubles. Parfois un tableau, un bureau, se voient à un étage quelconque, au bord du vide.

Je n'ai plus recouché avec personne. La serveuse a l'air étonné : je l'ai fait une fois, ça me suffit pour le moment, car la fille ne me plaît pas beaucoup. Alors, j'attends. Au fait, j'ai répondu avant-hier à Jacky, par une lettre que je terminais en lui disant que je l'embrassais sur les lèvres. Comment le prendra-t-elle ? Les femmes c'est plutôt décevant.

[9 avril, Toulon]

9 – 4. Deux heures (midi)

Ce matin, dimanche de Pâques, repos : sauf pour moi, car les wagons marchent. Dans les rues endormies, je me rendais à mon travail et n'étais pas mécontent : c'est une activité, que l'on apprécie mieux quand tous se reposent. Au restaurant, j'étais content en pensant que cette après-midi, seul, je ferai ce que je veux : nu, entièrement, un peu de gymnastique, lavage, un peu de sommeil. Soudain je vis rentrer cette veuve ! Quelle plaie. Bien sûr, elle, pour cette après-midi, elle voulait son petit jeu. Avec tout ça, c'est une femme tellement correcte, élégante – on se dit toujours « vous » – que je ne peux pas lui dire brutalement qu'elle me rase et qu'elle aille au diable. Une nuit, ça va, j'en ai eu envie, mais chaque jour ! Aussi ai-je commencé à lui dire que j'avais sommeil etc. [;] finalement, j'ai dû promettre que ce soir huit heures, je serai au rendez-vous. Ne pas y aller ? C'est inélégant. J'irai, mais je trouverai quelque chose pour éviter de rentrer avec elle. Quelles complications. Pourquoi est-ce que les femmes s'imaginent que quand on a couché une fois avec elles, il faut continuer toute sa vie ? Moi, je sais très bien que je n'ai plus envie de cette veuve et je dirai comme dans un film de Pierre Fresnay [:] « elle pourrait danser sur un pied que ça me laisserait tout à fait indifférent ». Avec cette serveuse, par exemple, je n'ai jamais recouché depuis : la pauvre a l'air toujours de demander quelque chose, quand elle me sert : mais je n'y peux rien. Coucher une deuxième fois avec elle, ou rien que la caresser me causerait un abominable dégoût. Avec cette veuve, j'ai couché deux fois : mais à la deuxième fois, j'ai bien senti que je ne la reprendrai plus. Pendant l'acte, ça peut aller : le désir enveloppe le dégoût. Avant l'acte, ça va aussi : l'appât du désir est un stimulant. Mais après l'acte, quelle vague profonde de dégoûtation : ce corps qui colle à vous, comme si on vous remerciait, cette odeur, pouah ! Je ne peux penser à rien, en ces instants, qu'à mon désir de foutre le camp. Et puis, avec ces deux femmes que j'ai eues, ces espèces de cris qu'elles poussent pendant l'acte : ha ! ho ! han ! Et elles vous serrent contre vous. Moi, je reste absolument silencieux, éprouvant du plaisir, mais n'oubliant pas mes pensées. La veuve surtout, qui a l'air pourtant d'une dure à cuire, possède de ces étreintes et de ces cris à croire qu'on lui arrache la peau du ventre. Et moi, toujours pendant l'acte, en train de penser : « mais tais-toi donc, vieille beauté : ferme-la. » Oui, c'est ainsi. L'amour commence peut-être lorsqu'on n'est plus dégoûté, « après ». D'ailleurs, avec les plus belles femmes que l'on voudra : quelques paroles, quelques caresses. Au revoir, au revoir. Et c'est tout. Je ne peux rien supporter de plus, et dois rester seul, avec moi.

[17 avril, Toulon]

17 – 4. Neuf heures (soir)

Voilà : j'ai ce que je mérite : la veuve, à force de voir maintenant que je me retire dès que je le peux, a compris et recherche quelqu'un d'autre. Ça, tant mieux, car, physiquement... Quant à la petite du cinéma, elle est entourée d'un tas de petits jeunes gens, et je laisse. La bonne que je n'ai prise qu'une fois, la première, s'est trouvé un jeune garçon swing, qui semble tout heureux : elle l'appelle chéri. Quelle horreur ! Moi, je ne pourrais pas le supporter. Ma mère me disait l'autre jour, que j'avais un drôle de caractère : je préfère passer mon temps seul qu'en compagnie ~~puis, quand je le passe en~~ (chaque dimanche, je monte sur ma colline, et je préfère cela à tout). ~~Mais quand je passe mon temps en compagnie.~~ Pour moi, l'extérieur existe pour les besoins immédiats ; rien d'autre. Tout le monde, dans la vie, a un peu de poésie en lui, qu'il doit dépenser : c'est pourquoi, il la mettra dans les petites choses ; promenade, une maîtresse, etc. Moi, je n'ai rien de tout ça : je parais terre à terre, borné, parce que ces petits « détours » de la vie sont pour moi inexistantes. Voilà pourquoi on me délaisse. Et au fond de moi, j'ai cette étendue immense et mouvante, insondable, où je pénètre parfois, mais cachée par ce ciel habituel, où je jette rarement les yeux.

[29 avril, Toulon]

29 – 4. Neuf heures trente (soir)

Aujourd'hui, on a été bombardés. J'étais étalé, à prendre des bains de soleil quand l'alarme fut donnée : il n'y a pas d'abris à la gare de La Seyne : avec les autres, je j'allai dans le bois et m'allongeai de nouveau sous le soleil. Quelques soldats allemands passèrent : brusquement la DCA se mit à tirer et les coups se précipitèrent, se rapprochèrent. Je courus derrière les soldats. Eux aussi se mirent à courir. À ce moment, les bombes commencèrent à tomber. C'est-à-dire que j'entendis un bruit strident, un sifflement, qui se rapprochait, rapprochait. « Une bombe, couchez-vous » cria un soldat. Je me précipitai à plat-ventre sur les branchages. Et toujours ce sifflement, ce bruit terrible. Je relevai un peu la tête : la bombe avait explosé à quelques mètres derrière nous, et cela fumait.

- On peut aller plus loin, dit le soldat.

Nous nous trouvions tous les deux seuls : lui, un grand type blond, très jeune de visage. On marchait dans le petit bois, les potagers. La DCA était déchaînée : on entendait encore ce sifflement des bombes, mais plus loin. Le jeune soldat parlait, tranquillement : il disait qu'il était habitué aux bombardements, et que cela ne lui faisait plus aucun effet. Nous arrivâmes près d'une maison : des types discutaient ; un facteur s'en allait déjà comme si l'alerte était finie. Et la DCA recommença à taper. Le sifflement sinistre des bombes recommença. Le soldat et moi nous assîmes sur la pente d'un petit talus. Cela sifflait devant, derrière. Cela ressemblait plutôt à des avions qui tombaient qu'à des bombes.

- Allongez-vous, cria le soldat soudain.

Je m'allongeai à nouveau : le sifflement se rapprochait, se rapprochait, et cela voulait dire que la bombe tombait : la tête enfoncée dans les branchages, je mordais les feuilles : « elle ne tombera pas sur nous, pensai-je, non, elle ne tombera pas sur nous ». L'explosion se perdit dans le fracas des DCA. On se releva. De la fumée s'élevait à une cinquantaine de mètres, devant nous. On voyait Toulon un peu : nous étions sur une colline, et les bombes qui explosaient. Dans le ciel, que les taches rouges et blanches des canons, et ce grondement sourd des avions. Le grondement s'éloigna. Je pensai au proverbe : « jamais deux sans trois ». Le soldat me dit qu'il avait vingt ans, etc. [,] que les Allemands gagneraient la guerre : c'était vraiment extraordinaire pour cet âge : ce calme lucide, cette politesse ferme. Et soudain, ça recommença à tomber : j'étais assis, écoutai ; la DCA tonnait, et les bombes tombaient de tous les côtés. Par moments, l'air était déchiré tellement que j'étais un peu rejeté sur le côté. Et cela continuait, inlassablement : devant, derrière, sur les côtés. On entendait nettement la bombe qui commençait à tomber : et qui s'approchait de plus en plus. Mais le soldat restait assis tranquillement, et je faisais comme lui. Dans le ciel, toujours ce bruit d'avions, et c'était l'impression désolante qu'il n'y avait rien, rien à faire. J'étais crispé ; j'en avais assez. Par moments, il me semblait qu'une bombe ne tomberait jamais sur notre endroit. Puis, quand j'entendais une autre bombe qui commençait à tomber et qui sifflait, je ne savais plus quoi penser.

- Regardez, criai-je. Voilà les avions.

On voyait une vague, au-dessus de nous.

- Une fois qu'ils sont déjà au-dessus, ce n'est pas grave, dit le soldat : car les bombes vont comme ça.

Et il faisait un geste oblique, en avant. Je souris et lui aussi.

- Je dois être pâle, n'est-ce pas ? dis-je.

- Oh ! non ! Mais n'ayez pas de honte, vous savez : moi au début, c'était pareil.

J'admire à nouveau ce sang-froid étonnant, cette lucidité d'esprit, pour son âge et le lui dis. Il répliqua que c'était la guerre qui mûrissait ainsi le caractère. Moi, au contraire, lui dis-je, de visage je fais plus vieux que vous : mais quand je parle, on me donne mon âge. Lui, me donnait vingt-cinq ans.

[8 mai, Toulon]

8 mai. Sept heures. Soir.

Et alors ! Petit journal délaissé : c'est vrai : je vis de petites aventures, semble entré dans la période de « petite activité » et m'y laisse entièrement pour le début [*sic*]. Toute cette semaine, suis allé les soirs manger au Monocle Noir : viande saignante, frites, etc. [,] assez cher et maintenant suis rassasié. Puis, ai fait des connaissances : au bar du Victoria avec une femme de trente-cinq ans qui est venue hier coucher chez moi. Avec un Russe, la semaine dernière : un type de quarante-sept ans, dont la fille est danseuse étoile à l'Opéra de Marseille. Avec lui, nous nous sommes saoulés le premier jour jusqu'à trois heures du matin. Je me traînais à quatre pattes dans ma chambre, pour vomir dans le bidet et m'essuyai avec le pantalon que je prenais pour une serviette. Type sympathique, ouvert, semble-t-il. On chante aussi. Les soirs nous sortons tard, entrons dans des jardins où les grilles sont ouvertes : un soir, nous nous sommes allongés ainsi sur des chaises longues. La villa à un étage semblait dormir et l'on entendait le tic-tac d'une pendule. La lune donnait à tout une teinte de merveilleux. Chansons. Il est allé voir peut-être mes parents à Marseille, dimanche. Enfin, j'ai rencontré par hasard un copain de Marseille (le premier amant de Marianne) avec un petit monsieur chauve, insinuant, au long nez qui m'a serré la main très longtemps. Je fus invité à dîner et rencontrai là un autre jeune homme avec sa femme, une jeune fille. Tous, des intellectuels : étudiants, et le monsieur, secrétaire de la censure des Postes, fondateur avec Pol Fouché [*sic*], de la revue *Fontaine* à Alger, est aussi – il s'en vante – un pédéraste et non un inverti, admirateur de Gide et il mourra vierge, dit-il. Longue discussion et conversation, toute la nuit, sur la peinture espagnole, la sexualité et les événements, sur Pirandello et la littérature italienne. Tout ça, dans un studio moderne, après un dîner que nous avons tous préparé gaîment. Je devais revenir hier soir, mais m'abstins ; à fatigue et cette femme du Victoria est veuve. Ce soir, j'ai rendez-vous avec une autre jeune fille, qui mange au [illisible], et travaille à la Gestapo. C'est une Française. On ira au cinéma et l'on verra après.

[14 mai, Toulon]

14 – 5. Douze heures (nuit)

Petites aventures qui se poursuivent. J'ai fait des connaissances, ici, là : ce soir, j'ai encore été chez ces « intellectuels ». Nous avons parlé de la pensée : j'ai été minable, pâteux : faute de connaissances, de citations. Eux, sont tous des rationalistes : pensée : enrichissement par la connaissance. Et moi, je ne peux que déclarer que cela ne mène à rien. Eux me bousculaient de citations et d'exemples et à la fin, je me tus. En ce moment, les réponses m'arrivent, il me semble : la connaissance ne mène qu'à la connaissance. Il faut parvenir à la dépasser. Eux disent que la pensée est une sorte de digestion : un homme voit des reflets sur l'eau, et en arrive à l'idée de la lunette. De l'idée de la lunette, par le phénomène de « digestion », il pourra parvenir encore à quelque chose. Mais après ? Une fois que l'inventaire du monde sera fait ? Ils me répondent qu'on a le temps, jusque-là. Ils sont lucides et ils ont des connaissances. Moi, je m'aperçois que je ne suis souvent, pas lucide et que mes connaissances sont dépassées. L'autre soir, c'était en littérature italienne et espagnole ; aujourd'hui c'est en philosophie et même en littérature russe moderne et en histoire.

Ils sont trois : un type de trente-six ans : intellectuel type : puis le mari, et la femme : lui, vingt-deux ans, elle, vingt-trois. Lui, petit jeune homme au type sémitique : gentil, écoutant avec attention ce qu'on lui dit. Elle, grande jeune fille, énergique, décidée. Rationalistes à plein. Pas d'obscurité. Tout est raison et lumière. Et c'est contre ça, contre ces idées-là que j'ai pataugé lamentablement. Ils citent Kant, Bergson, Spinoza. Je n'en connais moi que de vagues extraits et des idées générales. Il est vrai qu'en plus, je n'étais pas en forme : on venait de parler du marxisme, et le mari, Eugenio (licencié, ils le sont tous trois) avait cité un trait de la politique de Venise pendant la Croisade (l'affaire de Tzara) ; sa femme venait de citer un texte d'Aristote sur les possibilités futures des conditions du travail, et l'intellectuel type, Simon, y avait ajouté une formule en latin. Un autre jeune homme me demanda ce que je pensais de *La Horde*, un roman soviétique que je n'ai pas lu (je n'en ai lu aucun) et dont j'ai à nouveau oublié l'auteur. Et la femme me demanda si *Les Ames mortes* était, à mon sens, un beau livre. C'est après seulement, que vint la conversation sur la pensée. J'étais déjà abattu, et n'ai pu sortir aucun argument.

Le soir, tous sont rentrés chez eux, et l'intellectuel m'a raccompagné : il m'avait dit encore que j'étais un bon petit élève bien sage de philosophie et que je pourrai passer mon bac à la fin du trimestre. Et tous s'étaient mis à rire. Maintenant, pendant que nous marchions, je lui parlais de mon travail et il me disait qu'en dehors de ces dimanches, je vivais comme un animal. Et au fond, n'a-t-il pas raison ?

Dans cette gare de La Seyne, où je contrôle les wagons de l'OT, le travail n'est pas fatigant. Je n'ai aucun chef, si ce n'est celui de La Valette auquel je dois téléphoner chaque matin : mais maintenant, le téléphone ne marche pas. J'arrive donc à neuf heures et jusqu'à onze heures, parcours les voies. Puis, bains de soleil, une heure et je pars déjeuner en ville, à notre restaurant. À deux heures trente, trois heures, je suis de nouveau à La Seyne : les après-midis, il arrive un ou deux trains : en un quart d'heure, le contrôle est fait. Après quoi, bains de soleil : une heure. Puis, lecture. Je me suis abonné à une bibliothèque et ai lu déjà Lewis [,] *Babbitt*, *Michel-Ange*, de Merejkovski, et maintenant, un *Goethe* d'Emil Ludwig. À six heures, je retourne en ville. Dîner, puis, ou je me rencontre avec le Russe et nous nous promenons, chantons. Ou avec des amis de ce restaurant : cinéma, etc. C'est tout. Je n'écris pas. Au fond, n'est-ce pas la vie d'un animal ? Goethe à mon âge, avait déjà aimé, souffert : écrit un drame ; il était de plus, docteur en Droit et avocat à Francfort. Il entrevoyait les grands problèmes de la vie. Moi, je suis allongé la journée au soleil et le soir, j'ai ou des promenades ou des rendez-vous. Pensées ? Certes. Mais qui n'ont par exemple, aucun rapport avec les « grands » problèmes de la vie. Je pense à *Pierre* : cette difficulté d'enregistrement et d'expression. Je pense à cette œuvre de théâtre qu'il faut absolument que j'écrive et dont je ne trouve ni le sujet ni l'idée. Parfois à une poésie sur mon état plutôt "fermé" et cette poésie ne vient pas. Que suis-je ?

Ce soir, j'ai dit que tout l'extérieur s'arrêterait à une certaine limite de moi, et cela, naturellement : elle a dit que c'était preuve du rétrécissement de mon esprit. Bref, ce soir, j'étais incapable de répondre tant leurs propos me semblaient pauvres. J'y réfléchirai.

[22 mai, Toulon]

22 – 5 – 44.

Mon Dieu ! Sentiment de vide : j'ai l'impression d'être une pièce inoccupée, et j'ai envie de pleurer. Qu'est-ce qui se passe autour de moi ? Je vis dans la filière : chaque jour le travail, mais, comme je suis très lâchement contrôlé, je prends maintenant des libertés : le matin, j'arrive à neuf heures. Les après-midis, bains de soleil, car il n'y a pas de trains. Un jour même, j'ai eu une émotion : j'étais allongé sur l'herbe dans un petit pré, quand j'aperçus mon chef, là-haut, sur le talus des rails qui me cherchait. Je le laissai disparaître à l'horizon ; après quoi, je me levai, m'habillai à toute vitesse et vins à sa rencontre comme si je sortais d'un wagon. Mais les matins, je m'amènerai un peu plus tôt.

Après mon travail, le soir, je sors souvent (surtout la semaine dernière) avec le Russe : une fois, nous sommes allés dans un bar chic. Nous étions debout, au comptoir, et j'avisai deux jeunes femmes élégantes : je proposai des cigarettes, qu'elles prirent : conversation. C'était l'heure de la fermeture : et nous raccompagnâmes ces femmes. C'est la mère et la fille, propriétaires d'un beau salon de coiffure : mais on se quitta à la porte : il n'y avait pas moyen d'aller plus loin. Quelques jours après – c'était un samedi (la veille de ce dimanche où j'ai si piteusement discuté philosophie chez ce Simon), je retournai à ce salon de coiffure : la mère et la fille, en plein travail : l'élégance au travail. De belles jeunes femmes, assises dans des cabinets particuliers se faisaient faire des mises en pli, etc. ~~Je fis~~ Je liai conversation avec une et nous convînmes d'un rendez-vous : elle n'y vint pas. Dimanche, je la rencontrai par hasard : elle s'excusa pour l'autre fois, me fixa rendez-vous pour aujourd'hui, et n'est pas venue, non plus. J'ai vraiment l'air con. Elle est appétissante, mais j'en trouverai d'autres. Quant à la mère et la fille, je les vois quelquefois : on m'a fait la manucure. D'autre part, j'ai rompu avec toutes celles du début : la secrétaire allemande (parce qu'un mardi où j'étais venu donner la leçon, elle n'était pas là ; je n'admets pas cela). Avec la veuve, trop vieille. Avec une jeune femme, qui est venue une fois chez moi, et qui n'est plus revenue.

Au milieu de la semaine dernière, un camarade d'une firme de l'OT me dit que j'étais invité à dîner par une femme que j'avais vue quelquefois au [illisible] : il était invité lui aussi mais se sentait fatigué. Il me pria donc de l'excuser. D'autre part, j'étais moi-même invité par ce censeur pédéraste et intellectuel de trente-six ans, Simon. J'allai donc d'abord chez ce Simon dire que je viendrai un peu en retard, car j'avais une course à faire. Puis, j'allai chez la femme pour excuser mon camarade et dire que je ne pouvais pas rester non plus. Elle me fit entrer, dit qu'elle avait préparé le dîner, et je n'eus plus envie de partir. Je lui dis donc de m'attendre un peu, car – lui dis-je – je voulais prévenir un copain de ne pas m'attendre à dîner. Je revins chez Simon (heureusement, il n'habite qu'à dix minutes de cette femme). Quand je rentrai dans le bureau de Simon (plein de livres et d'éclairages indirects) je vis que tout était prêt : la table était mise ; deux couverts disposés avec soin, et le petit Simon, en bras de chemise, essuyait une assiette, comme une ménagère.

- Ah ! vous voilà, Boris, asseyez-vous !

Je m'assis, très ennuyé. Comment lui dire que je voulais repartir dîner chez cette femme ?

- Vous savez, dit Simon, j'ai fait une soupe, quelque chose d'épatant. Vous m'en direz des nouvelles.

Je faisais : oui, et oh oui ! et commençai à feuilleter un livre. Je pensais à Simon : un homme petit et mince, chauve, un nez un peu long et courbé ! Des mains fines et des yeux perçants, en longueur. La première fois que je l'avais vu, (le dimanche d'avant) [,] il m'avait tapé sur les nerfs : son travail, c'est la censure des lettres et il recopie celles qu'il trouve drôles. Donc, dès le premier soir, il me fit la lecture de ces « perles » comme il les appelle. Tous se tordaient, lui le premier, et moi, je n'arrivais pas à trouver cela drôle : je trouvais ces lettres bêtes, basement sexuelles. Puis, au dîner, ils commencèrent une discussion où je ne compris rien, qui m'ennuya, et après, quand on prit congé de lui et qu'on alla chez l'un des invités, je pus enfin prendre part à la conversation et intéresser les autres à ce que je disais.

Mais l'autre soir, quand je réfléchissais à ce que je lui dirai, pour qu'il puisse comprendre que je ne dînerai pas avec lui, je m'apercevais qu'il ne me produisait plus du tout la même impression. Mais c'est hors du sujet. Pour le moment, je commençai à marcher à travers la chambre :

- Qu'est-ce que vous avez, Boris ?

Il portait des plats, des serviettes.

- Je suis ennuyé, dis-je. Elle a eu beaucoup de chagrin.

- Bah ! Vous lui aviez dit que vous étiez invité ?

- Oui. Mais vous comprenez, une femme. Elle s'est mise à pleurer, etc.

Je racontais ça d'un ton ennuyé, traînant, et m'étonnai de mentir avec tellement d'adresse et de naturel.

- Allez la retrouver après, dit Simon, nous allons dîner, discuter, et dans à dix heures, vous irez chez elle.

- D'accord. Ah ! écoutez : je vais retourner lui dire que je reviendrai à dix heures. Sinon elle est capable de s'en aller.

Il eut l'air un peu dépité.

- ~~O~~ Oui, c'est grave une femme qui s'en va. Ah ! tout ça pour une femme, ah, ah.

Il avait un rire un peu artificiel, et je partis, lui disant que je reviendrai tout à l'heure. Le dîner, chez la jeune femme, attendait déjà. Et cette jeune femme parlait de choses et d'autres : événements, ses beaux-fils, sa belle-mère etc. et moi, je faisais oui, oh, oui. Pendant ce temps, Rolland-Simon, ne quittait pas mes pensées : au bas de l'escalier, je lui avais crié : commencez à manger – « Non. » Ce n'est pas de la pitié que j'éprouvais, c'est du regret. Regret du temps perdu. Simon m'aurait parlé des jésuites, de Voltaire [,] exégète de Bergamyn [*sic*] [José Bergamín Gutiérrez], et de Laka [Juan Jesus Borobia Laka].

Il est vrai qu'entre-temps, il m'aurait raconté une de ses aventures pédérastiques : par exemple, comment un soir, dans une pissotière, il avait fait l'amour avec un soldat allemand. Mais cela ne fait rien. Cela a du charme, justement, et également, l'air passionné avec lequel il raconte tout. Tandis que là, avec cette jeune idiote (même plus très jeune) je devais m'intéresser à des histoires d'héritage et des nombres de centimètres qu'il fallait pour un pantalon. Et tout ça, parce qu'il ne m'aurait pas été désagréable de coucher avec cette femme. Le dîner fini, elle n'avait toujours pas fini sur la vie que l'on pouvait mener à Draguignan, qui est – paraît-il – le chef-lieu du Var. Plein d'intérêt.

À moitié allongé sur le divan, je faisais marcher la radio, me demandant si ça allait encore durer longtemps et ce que Simon devait penser de moi. Pourquoi ne pas lui avoir dit carrément que je ne viendrai pas ?

La jeune femme – [illisible] – s'approcha du poste pour chercher de la musique. Je m'approchai également et baisai ses lèvres. Elle se laissa faire. Aussitôt, je l'attirai et l'allongeai sur le divan. Elle avait un pyjama de velours. Je déboutonnai sa veste, tranquillement, prêt cette fois-ci, à répondre à ses interminables discours : mais justement, elle se taisait. Sous la veste était une chemisette que j'ouvris également : sa poitrine m'apparut, belle, ma foi, les seins bien fournis, et la peau mate. Je ~~baisai~~ suçai tout cela sans éprouver de vrai plaisir. Restait encore, comme dirait Bossuet, ce redoutable pantalon. ~~Je le~~ (pauvre infanterie d'Espagne !) Elle m'aida à le déboutonner et je le fis glisser par ~~en~~ le haut, lentement. Elle écartait les jambes. Je me penchai, palpai légèrement. Puis, je me mis sur elle, et en vitesse, commençai en vitesse [*sic*] à me déshabiller. C'est alors qu'elle dût se rappeler son mari qui venait une fois par semaine, ses beaux-fils qui ne lui écrivaient pas, la vie qu'elle avait menée à Draguignan (chef-lieu du Var), et elle murmura :

- Non.

Je fis :

- Pourquoi ?

Alors elle me répondit par ce correctif :

- Pas ici.

Je respirai. Si elle n'avait peur que pour son appartement !

Elle avait repris :

- On peut venir chez vous ?

- Bien sûr. Allons-y tout de suite, vous voulez ?
- D'accord.

Elle s'habilla et nous partîmes. Je ne sais plus de quelles conneries elle m'entretint, pendant le trajet (qui est court, heureusement) et nous arrivâmes. Elle se mit nue, fort promptement, se coucha et j'en fis de même. Et ça redevint intéressant. Jusqu'à une heure du matin, (il était onze heures) [,] on fit l'amour (~~quelle~~ expression courante) et les cavernes pleuraient, si je puis dire, à coups de langue. Elle m'apprit de nouvelles positions pour faire l'acte. Positions excitantes, car le point de vue varie. Tout d'abord, je me suis jeté sur elle comme une brute, dans la position classique. Mais peu après, c'est elle qui se mit sur moi, puis sur le côté etc. Naturellement, la nuit, je dormis mal car je ne peux pas supporter quelqu'un, dans mon lit, pour dormir. Même s'il est grand.

Le lendemain, après mon travail, ai vu Rolland-Simon. Il ne m'en veut pas et c'est tant mieux. Je suis monté chez lui, et nous avons parlé, assez longuement. Il me raconta son sa dernière aventure pédérastique : dans une pissotière du jardin du Palais de Justice. Il y avait fait l'amour, à six heures du soir, avec un soldat allemand. L'armée allemande n'a plus de secrets pour lui ; la *Kriegsmarine*, surtout. Ça se passe dans les pissotières qu'il a dénommées « chapelles ». Et les soldats allemands, avec leurs bottes, fusils, masques à gaz, baissent le pantalon, (au garde-à-vous, peut-être) et en avant ! Simon « possède » le vainqueur. Après son récit, il lit quelques « perles », et le tour est joué, car cette masse hétérosexuelle de gens, dégoûte, pas moins que les « homosexuels ».

Le lendemain, je retournai chez Simon. Il écrivait une lettre à un ami jésuite, et me la lisait. Nous attendions Agnès et Eugenio. Ces jeunes mariés. Brusquement, on frappa à la porte, et ils entrèrent, affamés les malheureux, comme des petits enfants, rigolos. Le brave Simon vida tous ses buffets et Agnès commença à manœuvrer dans la cuisine. Eugenio lisait, et le petit Simon, tout content déjà, sautillant, frétilant, parlait à Agnès de la cave [,] des Jésuites, pendant que celle-ci, épluchait des pommes de terre, à toute vitesse, tellement elle avait faim. Je réfléchissais au hasard des rencontres : Marianne a Lamotte comme premier amant. Je l'ai connu à l'Association des Étudiants, à Marseille. Dix fois, peut-être, nous nous sommes rencontrés, à Marseille : il est licencié, diplômé, même (ès Lettres) mais me semblait assez superficiel ; et voilà que je le rencontrai à Toulon, avec Simon, qui m'invita à dîner avec eux, pour le soir même. Et là, je vis donc Agnès et Eugenio. Eugenio est vraiment remarquable : vingt-deux ans, mais c'est un esprit subtil, et modeste. Il est parmi les rares personnes qui savent écouter. Instruit (licencié en philo), il ne s'impose jamais, demande aux autres ce qu'ils pensent, et brusquement, donne son avis. Mais alors, il le fait avec passion, conviction profonde, et où l'on sent une très vive sensibilité. Au fond, c'est le type très sensible et très indécis.

Agnès a vingt-trois ans : une vraie Française, mais tempérée par Eugenio, qui n'est pas un vrai Français, son père est Corse, sa mère Polonaise, et Juive, me semble-t-il. Elle a un esprit clair, où il ne lui semble avoir rien laissé dans l'ombre. Sa licence de philo l'a conduite au systématisme et à la psychanalyse : elle se divise en Spinoza et en Freud. Alors qu'Eugenio est d'une indécision involontaire et qu'il cherche des points d'appuis pour sa sensibilité. Mais l'intelligence un peu sèche d'Agnès se rachète par une soudaine sensibilité. Elle semble ignorante des « enfoncements » que sa sensibilité peut produire dans son intelligence, justement à cause de son rationalisme systématique. C'est son amour pour Eugenio qui la change ainsi et qui la rend apte, par-là même, à d'autres épreuves et à d'autres buts que ceux que sa sensibilité lui propose jusqu'à maintenant. Ils forment un couple émouvant et déconcertant : depuis quatre ans ensemble, ils ne se sont mariés que l'an dernier, civilement, pour certaines raisons pratiques. Donc une très grande liberté d'allure, mais toujours limitée par cet amour vrai et profond qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Malgré tout, ils sont déconcertants : leur genre de vie est bohème malgré eux. Un grand appartement vide, à moitié, et maintenant, ils habitent à Marseille chez Lamotte.

L'autre soir, nous avons discuté sur Héraclite, discussion vive, car Agnès et Simon me combattirent, puis, nous partîmes. Il pleuvait à torrents ; je raccompagnai Eugenio et Agnès, et ils insistèrent pour que je passe la nuit chez eux. ~~J'acceptai.~~ On monta. Et jusqu'à deux heures du matin, ce fut discussion, chansons, rires. Puis, on installa un grand sommier, draps, couvertures, et l'on coucha – tous les trois – dans le même lit. C'est pour cela aussi que je les trouve un peu

déconcertants. Il est vrai qu'Eugenio était au milieu. À six heures, je me levai, allai à mon travail, et revins à midi, chez Simon. Tous y étaient déjà. (Ils se sont connus par l'intermédiaire de Lamotte et ont l'impression de s'être toujours connus.) De plus, était là un « nouveau », un collègue de Simon, lieutenant de vaisseau, type droit et modeste, qui nous raconta ses voyages (entre autres en Russie). Bref, la journée s'écoula vite et bien. La semaine prochaine, c'est mon anniversaire et j'irai à Marseille. J'irai donc voir Agnès ; et car ils ne viennent pas à Toulon, la semaine prochaine. Avant donc, je ne connaissais personne, à Toulon, et d'un coup, je fais connaissance avec des gens qui m'intéressent d'une façon certaine, beaucoup plus que ceux que j'ai connus à Marseille, par exemple, sans parler de Paris. Ce sont vraiment des types. Tous marxistes (donc, en politique, c'est pour nous, plus ou moins réglé.) Puis, cette camaraderie, ce sans-gêne, et en même temps, cette attention. Eugenio, par exemple, qui me dit que j'ai le cafard, et commence à m'interroger, à parler. Et Simon ? Un rigolo. Il a fait au moins vingt métiers dans sa vie : de parents riches, de sorte qu'il n'a jamais manqué de rien. C'est un littéraire dans l'âme. Malgré ses trente-six ans, il n'a rien de stable, d'établi : son travail à la poste, il s'en fout. Mais la littérature espagnole, (c'est un spécialiste de la langue espagnole), la poésie, la pédérasie, Dieu, voilà qui l'enthousiasme. Il a été moine, professeur ; il a peur d'être repris par Dieu, ne s'intéresse qu'à lui-même, et le reconnaît. Mais cela avec tant de variétés et de naïveté, même, qu'il intéresse les autres. Très cultivé, et extrême. Et de plus, des manières bizarres : quand il rit, par exemple, il gigote comme un enfant nerveux ; mais ses yeux, assez rapprochés, sont interrogateurs et spirituels. Bref, un être bizarre et qui a du charme.

Hier, je suis allé revoir la jeune femme, comme convenu : mais était fatiguée, et tellement lamentable que je lui écrirai demain, que je suis très pris, etc. De plus, aujourd'hui, cette fille n'est pas venue : que l'on crache dessus, et ce sera noyé. Je trouverai bien autre chose. Il est une heure trente du matin. J'écris, sans aucune interruption, depuis dix heures trente. Donc, je peux écrire trois heures d'affilée quand il s'agit de choses plutôt simples, comme de relater des faits. Mais je n'y pourrais pas tenir pour *Pierre*, par exemple. *Pierre*, en moi, et reste, pour le moment, sans bouger. C'est que, j'observe, et en profite pour changer l'air de mon esprit : connaissances, rencontres. Bref, les jours normaux. Mais je les pratique avec assez d'indifférence, car ce qui me prend, c'est la gestation de ce qui s'est créé en moi. ~~Pour le moment,~~ Gestation plus ou moins rapide, mais on est pris, par période par ce souffle de la vie. Puis, cela agace, et l'on se renferme pour rechercher.

[29 mai (1), Marseille]

29 mai. Sept heures trente (matin)

Hier, vingt-et-un ans ! Invraisemblable ! C'est un vertige qui a lentement commencé. Je suis à Marseille. Avant-hier, samedi, je devais partir à onze heures trente de Toulon : soudain, alerte. Elle dura deux heures. Et l'on apprit que Marseille a été bombardé. Le train se trainait à La Ciotat, un employé lut la liste des rues bombardées et j'entendis : rue Saint-Ferréol. J'eus un moment de panique, puis cela se calma. Après deux heures de voyage, le train s'arrêta à Aubagne. Pas de trams pour Marseille : depuis trois jours, à Marseille, c'est la grève générale : il paraît que des foules compactes parcourent les rues en criant : « c'est du pain qu'il nous faut ! » Donc, on ne pouvait compter que sur des camions pour aller jusqu'à Marseille. Ce fut la ruée, les gens qui couraient comme des fous, et les habitants d'Aubagne, dans leurs petites rues tranquilles, regardaient avec étonnement cette foule déchaînée : les camions qui passaient étaient assaillis, bondés en cinq minutes. C'est ainsi que j'arrivai à Marseille. Maisons démolies, voitures ambulances qui sillonnent les rues, etc. Je me précipitai chez moi : la maison était debout, mais dans l'appartement, personne, désordre. Je me rasai, et descendis. Quelques trams marchaient, ~~pour~~ à cause des circonstances. Il était cinq heures de l'après-midi : jusqu'à huit heures, je courus dans tous les hôpitaux, lus les listes, entrai dans les salles où les victimes étaient couchées, où l'on devait « reconnaître ». Tout cela, avec effroi, mais malgré tout, au fond, je pensais bien qu'il n'était rien arrivé à mes parents. En rentrant, ils ~~y~~ étaient à la maison ; ils avaient été follement inquiets pour moi, croyant que mon train était arrivé juste pendant le bombardement. Ils avaient donc couru la ville de leur côté. Ma mère, pendant le bombardement, était restée à la maison : imprudence folle. Un grand cinéma, presque en face, a été écrasé. Il y aurait beaucoup de victimes : naturellement, le premier bombardement, c'est toujours ainsi : les salauds d'Anglais : ils feraient mieux d'employer tout cela sur le front, comme les Russes, qui avancent, eux, et ne bombardent pas les civils.

Hier, journée avec mes parents : à la fin de l'après-midi, suis allé voir Eugenio et Agnès. Avons ~~parcouru~~ cheminé dans les rues, à la recherche d'un restaurant : ils ne gagnent pas trop comme répétiteurs, vivent chez les parents de Lamotte (le premier amant de Marianne, qui m'a fait faire connaissance avec eux). C'est moi qui entrais dans les restaurants, demandant si la boisson était en plus, si l'augmentation autorisée était comprise : finalement, ils en trouvèrent un, et je partis dîner chez moi. Après dîner, promenade avec mon père. Nous parlions de choses et d'autres. Depuis que je travaille à Toulon et viens une fois par mois ici, nos rapports se sont étendus : un père normal, avec un fils normal.

Avec ma mère, toujours confidences. Mais en deux jours par mois, pas grand-chose : mes aventures de Toulon, voilà. Et le reste ? C'est-à-dire poésies, *Pierre*, pièces ~~de~~ ? Ça n'avance pas. Depuis des semaines, pas de poésie, rien de *Pierre*, et toujours pas de pièce. Paresse en moi, fatigue dès que je m'assieds devant une page, dès que je prends mon stylo. Et j'ai déjà vingt-et-un ans. Et j'ai commencé *Pierre* à seize ans. Goethe à mon âge avait déjà écrit *Götz* et *Werther* à mon âge [*sic*], était déjà célèbre.

Mais en moi, je sens une lourde paresse, un sentiment de tourner en rond, toujours, comme une mouche qui se cogne sur un mur. Et pourtant, je sais et sens que j'ai des choses à tirer de moi : mais pour le moment, on dirait que ces choses ont envie de rester là où elles sont, et je n'aime pas forcer. Mais d'un autre côté, les années passent, et il faut les marquer malgré tout par des bornes, des actes tangibles de mon universelle éternité. Sur ma table traîne une lettre à Simone : elle a quitté Marseille il y a deux semaines (ma mère me l'avait dit entre autres, au téléphone) et comme cadeau, m'a apporté un choix de poésie d'Hugo. Puis, deux jours, après une lettre : chaude, etc. J'ai commencé à répondre, mais flemme. Oui, j'ai quelque chose de fatigué en moi, je frôle la terre, les arbres, me pose sur les branches, avant de reprendre un lourd envol.

[29 mai (2), Marseille]

Neuf heures.

Horrible spectacle ! De ma fenêtre, je viens de voir un camion ouvert de la Croix-Rouge : deux corps y gisaient, aplatis comme des pantins, du sang un peu partout. C'est ça les objectifs militaires des Anglo-saxons ! Les salauds. Lorsqu'on voit ces bombardements sur sa propre ville, les objectifs atteints et les dégâts causés, on comprend la lâcheté de ce peuple. Aujourd'hui déjà, l'eau, le gaz, tout, marche normalement. Demain, les trains marcheront comme d'habitude. Dans deux jours, il ne restera que les listes des morts et des blessés. C'est tout simplement des hommes assassinés. Sur le front, voilà où l'on doit bombarder. Les Allemands – tous le disent – quand ils sont venus bombarder en 40, ont tourné autour des bateaux, piqué, lâché leurs bombes et sont partis. Maintenant, les Allemands distribuent des vivres, des vêtements, aux sinistrés. Les Russes, ne bombardent pas : un général soviétique a écrit que c'était inutile : l'arrière de toute façon est trop vaste et reprend toujours : c'est sur le front qu'il faut tout concentrer pour percer. Mais les Anglo-saxons veulent faire de la terreur pour montrer qu'ils savent aussi faire quelque chose, qu'ils peuvent se faire craindre alors que sur le front ce sont de tristes nullités à moins qu'ils ne combattent à cent contre un. Il est vrai que l'art de la guerre n'est peut-être pas des plus honorables : mais il y a différence entre : chose que l'on ne sait pas faire et chose que l'on fait lâchement.

[12 juin, Toulon]

12 – 6 – 44 (onze heures soir)

Ces jours-ci pas mal d'évènements : tout d'abord, les Anglais ont débarqué : évènement attendu. Pour le moment, ils avancent lentement semble-t-il mais ont déjà pris Bayeux. L'atmosphère est donc ici assez agitée. Dimanche dernier, journée curieuse : travail le matin, et l'après-midi, je fais faire connaissance à Simon et à mon ami russe (Cyrille Alexandrovitch) et nous allons tous les trois à la recherche d'une plage. Paysage magnifique du Cap Brun, et nous trouvons enfin un endroit désert près de La Vigie. Baignades, discussions philosophiques et théâtrales. Au retour, route entre des villas splendides et des jardins somptueux – je déclamai à haute voix et à la porte d'une villa j'aperçois... une Russe vue deux fois : rencontrée chez Tanit (la mère et fille coiffeurs). Elle nous appela, on entra et nous fûmes sur la terrasse, mer au fond, pareille à un lac chinois, verdure, bougainvilliers, arômes. Deux vieilles dames et un monsieur devisaient sur la terrasse : présentations, et la conversation commença. Je commençai par quelques éclaircissements sur la Russe, sur une, deux amis qui se connaissaient à peine, puis conversation d'ordre général. Soudain, Rolland-Simon, petit, chauve et les yeux brillants, demanda :

- Aimez-vous Baudelaire ?

Et avant qu'aucun n'eût répondu,

- Je Si vous voulez, j'en récite.

Il se leva, commença à réciter d'un ton passionné. Il était évident que ces poésies dépassaient de trop ce public. Le gros monsieur – un épicier arménien – rigolait pesamment et disait :

- Oh ! là là ! Il y a de tout dans ces poésies : amour, colère, oh ! là là !

J'étais gêné pour Simon et regardai fixement le feuillage et la mer. L'étonnant surtout était que nos deux groupes se voyaient à peine pour la première [fois] et que l'on était déjà en plein dans Baudelaire, ~~alors~~ incompréhensible pour ce public. Mais cela ne fit rien : je récitai du Verlaine, on se relaya. Puis, chansons russes, paroles. Ce fut une bonne après-midi. Au soir, nous rentrâmes tous les trois, et l'on fit des crêpes chez Simon.

[7 juillet, Toulon]

7 juillet onze heures soir.

Tristesse de mon corps. Silence de deux semaines : revenu de Marseille, car ce départ de l'OT avait été une fausse alerte. Deux jours après mon retour, un Allemand m'insulte (je l'avais peut-être provoqué), me frappe : je lui réponds, et fais dix jours de prison : tout seul, en cellule, sans sortir, sans manger, étouffant sur une planche, avec des souris, des moustiques : horrible. J'ai bien compris que je devais me tenir prudemment. Le chef du service disciplinaire m'a prévenu que s'il m'arrivait encore une histoire quelconque c'était la Gestapo, la colonie pénitentiaire, l'Allemagne : bref, il faut faire attention. J'ai repris mon travail, et ai soufflé d'aise de dormir enfin dans des draps. J'ai pu mesurer également ce que c'est que les vrais amis : Cyrille, le Russe, s'est désintéressé complètement, a menti à mes parents, s'est conduit comme un pleutre : je ne le fréquente plus. La Russe également, chez laquelle on est allés quelques dimanches. Simon a fait ce qu'il a pu et le Belge du bureau a été très gentil. Avant-hier, terrible bombardement : aucun mort, heureusement, mais l'arsenal ressemble à Pompéi. Quant au reste, c'est corrélatif et je m'entends. De plus, j'ai entendu quelques récits d'un type qui a été au camp des évadés : assez édifiant aussi.

Ce soir, au cinéma, film bien, dans lequel jouait un jeune premier remarquable : j'ai demandé à Simon s'il était mieux que moi, et il m'a dit que oui. Cela me tracasse terriblement. Je ne peux pas supporter qu'on soit mieux que moi. Je trouve ça horriblement injuste de ne pas être plus près de la perfection que je ne le suis, même si cela semble ridicule, je ne peux m'empêcher de le penser, d'en souffrir, d'en rager, d'en hurler, et d'espérer que je ne sois pas encore à l'âge où le corps humain a cessé de se transformer, de s'accroître, de s'embellir. Je le veux, je le désire, je le veux, cela n'a pas de limites...

[11 juillet, Toulon]

11 juillet. Neuf heures trente (soir)

Aujourd'hui, les Anglais ont de nouveau bombardé : Toulon est maintenant en ruines et l'arsenal en lambeaux de ruines. J'y étais justement, dans l'arsenal troué, calciné, crevé, quand l'alerte sonna : un semblant d'alerte, car il n'y a pas d'électricité. Les fumigènes commençaient à monter. Là où nous étions (le Belge et moi), près du bassin aux sous-marins, il n'y avait pas d'abris, et l'endroit n'était pas précisément des plus sûrs : nous mais la grosse sirène n'avait pas encore sonné, et nous marchions sans nous presser. Nous approchions de la ville, lorsque je vis les gens courir dans les rues.

- Vite, criai-je. Les gens courent.

Nous courûmes donc et arrivâmes à l'abri, un gros truc en béton, qui semble assez sûr. Comme chaque jour, il faisait beau, chaud, et comme d'habitude, nul ne rentre tout de suite dans l'abri, une fois qu'il se trouve à côté. Les gens discutaient, dehors. J'avais rencontré un copain (le L.V.F., frère de cette veuve de quarante ans), sa secrétaire (il est chef du service d'embauche). Soudain, un éclatement infernal se fit entendre, et la DCA commença à tirer. Tous, affolés, se précipitèrent vers les postes de l'abri. J'étais l'un des premiers. La foule se bousculait, poussait, criait : « avancez, mais avancez donc ». Les bombes commençaient à tomber, et des gens étaient sûrement encore dehors, en train de « faire la guerre » pour rentrer dans l'abri. Dedans, il faisait noir. La secrétaire du copain me tenait par la main, très calme. J'étais torse nu et je sentis de l'autre côté des bras qui palpaient les poils de ma poitrine, une voix de femme :

- Oh ! Monsieur, monsieur, menez-moi au premier étage.

- Mais madame, il n'y a pas de premier étage.

- Si. Je connais quelqu'un là-haut.

- Il fait trop noir, pour voir quelqu'un.

- Oh ! J'ai peur, peur...

Des explosions tournantes, en fracas, firent d'un coup se taire tout le monde. À nouveau, les bombes s'abattaient. On respirait l'angoisse de cette foule invisible et muette. Cela sifflait, sifflait toujours plus fort, plus près, et c'est l'explosion déchirante, un tonnerre infernal qui semble tout faire éclater, et fouette le cœur. L'abri tremble, des femmes crient. Une odeur violente de soufre, de poudre gratte la gorge. Après quelques secondes, il se trouve toujours quelques courageux pour jeter : [«] Voilà, voilà c'est fini, fini. » Mais la foule a une haleine encore lourde et peu à peu seulement elle se détend, et commence à parler, à bavarder, puis à piailler. Après quoi, des voix s'élèvent : silence ! L'on se tait, et l'on réentend les sifflements sinistres. Les lèvres se serrent, l'on se dit : allons, tout ira bien, tout ira bien. Et cela tombe, éclate, tourne. La petite secrétaire, très calme, mangeait un bout de pain, mais l'autre femme se serrait contre moi, geignait, mettait la tête sur mon épaule. À cause de l'obscurité totale, rien à voir : peut-être était-elle belle, peut-être laide. Je lui caressai les cheveux, disais :

- Du calme, du calme.

Elle parlait. Sa fille, sa mère, son frère, avaient péri dans les bombardements anglo-saxons. Elle haïssait ceux-ci. Le calme était revenu, et l'alerte finie. On commençait à sortir, on était dans les rues, lorsque les gens, tout à coup, recommencèrent à courir, à crier : alerte ! Alerte ! Vite ! Demi-tour. De nouveau, dans l'abri, dans le noir. Quelle vie ! Et comme l'on prend soin de la conserver, car l'on espère tout de même qu'elle ne sera pas toujours ainsi.

Dehors, après le bombardement, c'est toujours le même spectacle : pierres et terre recouvrant trottoirs et chaussées, maisons éventrées, meubles qui pendent. Trous immenses que l'on contourne doucement avec un zèle d'alpiniste. Gravats amoncelés que l'on gravit prudemment : pierres, volets, livres de musique et lettres de famille ; platanes écrasés et les branches, les feuilles jonchent les trottoirs. Par-ci par-là, des barrages à cause de bombes non éclatées, ou de maisons branlantes menaçant de tomber. Tout le temps des voitures, camions, qui dérapent, virent entre les trous, les gravats, les barrages : voitures militaires, Secours National, Croix-Rouge ; elles soulèvent des nappes

de poussière, et la foule chemine sans arrêt d'un côté, de l'autre, car il n'y a pas de trams. Sur tout cela le soleil tape sans merci, chauffé à blanc. L'on sue. Partout des ruines ; des maisons brûlent. Notre cantine presque démolie ; l'on y mange quand même, dans un décor théâtral : les anciens décors sont enlevés et les nouveaux pas encore placés. Un morceau de plafond se balance entre deux papiers de mur.

Ainsi passe l'après-midi. J'eus le temps d'envoyer à mes parents non un télégramme (interdit) mais un mandat télégraphique sur la somme de cinq francs. En recevant ces cinq francs, et le jour d'expédition, mes parents comprendront que je leur fais dire que je suis en bonne santé. Vers le soir, l'air fraîchit.

Sur le port, amoncellement, lambeaux de ruines : docks, et grues, maisons. De l'eau dépassent des cheminées ; vapeurs couchés sur le flanc, mazout. Puis la vieille ville, parmi les ruines, quelques trous, des bars, restaurants, tiennent encore : et les marins, boivent, chantent, un peu saouls. Marins français, allemands, filles françaises. Plus loin ce sont des nègres : à chaque fenêtre, chaque bar, des carrefours où ils vous disent : cigarettes ? chaussures ? Ils sont maigres, dégingandés, et pleins de nonchalance. Le soleil se couche, baigne dans une lumière radieuse et nuancée ; l'eau, vrai cimetière, clapote ; ciel très pur que l'on voit des ruelles noires, en sortant d'un de ces trous nommés restaurant, qui tous, pratiquent le marché noir, ouvertement. Je quitte la vieille ville, monte vers le boulevard Strasbourg : ces artères longues, grandes terrasses et cinémas font du bien. Mais le Guillaume Tell n'a pas de chocolat en ce moment. Je suis rentré. De ma fenêtre, je vois les collines du Pharon [*sic*] : elles brûlent en quatre points, au sommet, et comme la nuit descend, sous un ciel purifié, c'est un spectacle grandiose : des avions y sont tombés. Mais certains disent que ce sont des incendies des saboteurs, pour prévenir les Anglais, qui débarqueront cette nuit, et il faut préparer une valise. Je le ferai, – prudence – mais sans y croire.

(Après une nouvelle panique, comme affolé : je fis comme tout le monde : des coups de canon se faisaient entendre. Je courus comme un fou, eus le temps d'apercevoir un vieillard boiteux qui se dépêchait comme il pouvait, nul ne songeait à l'aider. Mais ce ne fut qu'une fausse alerte. Un seul avion de reconnaissance anglais.)

À part ça, je passe le temps très tranquillement, me tient « coi » : travail, cantine, travail, ma chambre. Parfois, Simon vient me chercher : promenades ou cinémas. Conversations. Depuis quelques temps, je « découvre » Baudelaire. Ai fini le *Goethe* de Ludwig. Remarquable. Cyrille Alexandrovitch est parti à Marseille et m'a laissé un mot et un livre : assez gentil. J'écris mon journal mais pour *Pierre* me sens très fatigué : il y a un an, j'étais à la ferme. J'aime tout de même mieux être ici. Toute concentration de pensée me fatigue, mais *Pierre* se résout en moi, lentement.

Alors, je lis, (Bible), écoute Simon, car s'instruire, c'est malgré tout, un éparpillement plus ou moins concentré. La détente viendra d'elle-même, après que sera assouvie ma soif d'apports extérieurs immédiats. Maintenant, dans la nuit totale, les feux deviennent monstrueux sur les montagnes invisibles.

[19 août, Marseille]

20 19 – 8 – 44. Deux heures (matinée).

Les évènements se précipitent : hier soir, les types de la Résistance (F.F.I.) ont attaqué les Allemands, dans certaines rues de Marseille : les balles pleuvaient de tous côtés, un peu partout. J'étais avec Willy, en train de faire la queue pour les fruits et venais d'en acheter. Nous rentrâmes à la maison (rue Saint-Ferréol de la place du 4 septembre) par des rues détournées ; quelques rares passants couraient en frôlant les murs. Je n'eusse jamais cru vivre dans une ville ainsi assiégée (les Anglais seraient à Aix) et « culbutée ». Plus rien ne marche. Cafés, trams, cinémas. La population est assez calme. Hier, j'étais à la plage et ai fait connaissance avec une jeune fille. Ce matin, elle n'est pas venue. Temps gris et lourd.

[22 août, Marseille]

22 – 8 – 44. (Sept heures matin)

Hier, la fièvre régnait dans les rues : dès le matin, les magasins étaient pillés. Dans les rues, les Allemands circulaient fusil au poing et dans d'autres les F.F.I. (Résistance) avec brassards et cocardes faisaient le service d'ordre. Des queues immenses devant les boutiques, des cris. L'après-midi, une pluie de tracts s'abattit sur la ville et à quatre heures devant la préfecture, les patriotes se réunissaient, drapeau en tête. Mes parents, Willy et moi voyions tout cela par la fenêtre. Les patriotes entrant dans la préfecture ; des types en auto, en moto, sillonnant les rues, criant : la « Libération a pris le pouvoir ». Parfois, des camions allemands passaient, des rafales de mitrailleuses éclataient de tous côtés. Mes parents ne m'ont pas laissé descendre pour rejoindre la préfecture. Ma mère avait le visage tellement défait que je n'ai pas insisté – sur le moment. Le soir j'ai fait un scandale de ce qu'on me tenait toujours à la maison. Du moins ne fera-t-on pas d'histoires si je m'engage dans l'armée américaine (ou française) pour continuer la lutte de la libération. Mais – paraît-il – aller avec des voyous dans les rues, en brandissant un revolver est très mal vu. Or, moi je sens que j'ai besoin comme d'air frais, de risquer, de courir, d'agir en risquant. Admettons que j'ai été « enfant sage » en ne voulant pas désespérer ma mère. J'irai donc dans l'armée régulière. En attendant, les patriotes agissaient. Les Allemands avaient attaqué la préfecture, et les grenades pleuvaient. Une voiture allemande passa en trombe ; une femme debout, tenant un drapeau français.

[25 août, Marseille]

25 – 8 – 44.

Avant-hier, je me suis engagé dans la Résistance : pendant deux jours et deux nuits, j'ai vu des spectacles inoubliables : rafales, blessés et tués, courses en auto, prisonniers, gardes de nuit ; maintenant les Alliés sont entrés dans Marseille : quelques Boches et miliciens, P.P.F., résistent encore et les soldats de l'armée régulière se battent contre eux, avec quelques camarades. Aujourd'hui, je me repose. Je vais peut-être écrire un article pour un journal communiste : *Rouge-Midi*. Ils ont écrit qu'ils recrutaient. Je me sens plutôt fatigué.

[27 août, Marseille]

27 – 8 – 44. Deux heures.

La lutte continue. Il y a encore deux ilots de résistance boche. J'étais depuis quelques temps au PC S.F.I.O. De la pagaille. À la Préfecture, les agents, les fonctionnaires anciens collaborateurs, sont revenus et vous regardent de haut. La saloperie d'avant-guerre semble revenir.

[31 août, Marseille]

31 – 8 – 44 douze heures (soir)

Depuis avant-hier, les derniers îlots boches ont été définitivement nettoyés. Il m'est arrivé tant d'évènements que je ne peux pas, que j'ai la flemme de les détailler. J'écris à *Rouge-Midi* : reporter. Vais ici et là. Ai ainsi fait connaissance d'une jeune fille russe qui semble assez attachée à moi. Délaisse au fond, *Pierre*, poésies, lectures. Cours du matin au soir. Mais j'ai provisoirement besoin d'activité extérieure.

[2 septembre, Marseille]

2 septembre. 44. Huit heures (matin)

Je suis tellement « pourri » d'indifférence, qu'au fond, je me m'en fous de tout ce que je fais : elle est venue, enfin, cette grandiose libération : les Boches sont chassés de France, bientôt ils seront entièrement anéantis.

La vie renaît. J'ai vu un tas de spectacles et pendant ces quelques jours de combat et à l'arrivée des Alliés. La vie reprend. Les Juifs ont fait hier un service, à la synagogue : je dois faire le reportage pour *Rouge-Midi*. Ainsi que de certains prisonniers soviétiques : j'agis, mais au fond, je m'en fous. Dès que ce sera possible, nous irons à Paris : mon père reprendra son affaire puisqu'à nouveau, les importations seront possibles. Ça marchera sûrement après la guerre. Moi, je travaillerai dans l'affaire de mon père : je m'occuperai surtout de moi, sans perdre de temps. Depuis Toulon, j'ai pu voir ce que c'était que l'activité « débordante » d'un jeune homme plutôt doué. Me reste encore à connaître les étés élégants au bord de mer, la vie nocturne, les belles jeunes femmes. Mais cela ne m'accaparera pas entièrement, et après un an, sûrement, il n'y paraîtra plus. Bientôt, ce sera la paix. Après l'Allemagne, le Japon ne pourra plus résister longtemps. La vie, tout à fait normale, va reprendre, avec, au début, bien sûr, cette soif de plaisirs dont on a été si longtemps sevré. Le calme se rétablira, et par cela même, parce que tous le veulent, tout essai de révolution, au début du moins, est voué à l'échec. La grisaille reviendra aussi. Le moment sera venu où ma voix se fera entendre aux hommes, et cela, jusqu'à la consommation des siècles, de l'univers. Quatre ans de souffrances, d'occupation boche sont maintenant nettoyés. Nous allons agir. En attendant, je suis reporter à *Rouge-Midi* ; je l'ai dit à pas mal de connaissances rencontrées : la sœur de Michèle (qui est toujours à Grenoble). Cela les a tous détestablement influencés.

Une supplication muette montait des cathédrales.
Des lourdes ogives gothiques tandis que la mer déferlait,
Que le vent nous chassait la nuit de salle en salle,
Au bord des gouffres plongeant dans les palais.

J'en ai assez.

[17 octobre, Marseille]

17 octobre. Neuf heures (soir)

Du 2 septembre à aujourd'hui, pas une ligne : mon cher petit journal, avec quelle jouissance je te retrouve. Oui, et je me sens un peu dépaysé : un mois et demi : et il m'est arrivé un tas d'évènements.

Et *Pierre*, délaissé aussi : en moi, certes, il vit et se forme, continuellement. Donc, un mois et demi de silence : je suis reporter à *Rouge-Midi*, ai fait ainsi un tas de reportages sous un nom d'emprunt : Bes (Boris Schreiber : B e S) et suis connu de la presque totalité de Marseille et ~~des environs~~ de la région. Les salaires sont pas mal ; d'autre part, j'ai fait un tas de connaissances : ai couché avec trois femmes pendant ce mois et demi, dont Thérèse : elle était venue un soir me chercher et est repartie à la campagne. En tant que F.F.I. (combattant de la Résistance) j'ai des facilités partout, ai été à beaucoup de réunions officielles (entre autres à l'arrivée du général de Gaulle). Les Mavay (de Toulon) sont ici : Agnès travaille également à *Rouge-Midi*, Eugenio est responsable des étudiants communistes. Et j'ai appris que Rolland-Simon a été tué à Toulon : il était sorti de la cave pour chercher des pâtes, et un fusant l'a fracassé. Enfin, j'ai appris que Willy a été tué, aussi : pauvre Willy ! On s'était vus, pendant les combats de rue : lui, pas F.F.I. [,] méprisant, et l'on s'était dit des choses aigres-douces : il a été tué le dernier jour, presque, sur le Prado, par un fusant, alors qu'il montrait la ville à des soldats américains. Et son neveu, donc, reste tout seul, là-bas, à la campagne : tristesse. De plus j'ai assisté à un certain nombre d'exécutions capitales : ce passage de la vie à la mort ! Enfin, bien que la guerre âpre, sur les frontières de l'Allemagne, ne soit pas finie, la ville renaît, peu à peu : cinémas, ravitaillement.

Quant à moi, je ne pourrai même pas énumérer toutes les connaissances que j'ai faites : tout d'abord, je me suis fait connaître par mes reportages sur les prisonniers soviétiques et surtout sur les Annamites en dénonçant toutes les fraudes des officiers pétainistes : cela, grâce aux Annamites eux-mêmes, venus se plaindre. Cela m'a valu d'être convoqué deux fois chez Aubrac, le Commissaire régional de la République, qui a écouté mes suggestions : enfin, dans les milieux presse, préfecture, F.F.I. je suis connu, et bien reçu. Pourquoi pas ? Mes parents veulent aller à Paris, mais c'est encore trop tôt pour les affaires : je vais [,] d'autre part, me chercher une chambre confortable : en tant que membre de la presse, ~~non~~ j'ai un restaurant d'assuré, et avec ma carte, des entrées presque partout.

Des embêtements, cependant : [illisible], pendant ces jours de combat, à force de veiller jour et nuit, sans me changer, j'ai attrapé une infection de la peau, qui dure près d'un mois : c'est très pénible : avant, c'était des douleurs lancinantes, et maintenant, le soir surtout : d'autant que c'est aux endroits les plus sensibles : les remèdes du médecin ont été bons, mais enfin la souffrance n'a pas encore complètement disparu. Puis, petits ennuis du travail, parfois : le rédacteur en chef politique qui refuse un de mes articles parce qu'il est trop comme ci, ou trop comme ça. D'autre part, j'ai appris qu'à Paris, tout remarquait : la *NRF*. De grands et beaux journaux paraissent, Schlumberger est revenu : installation. Travail. Peut-être vais-je pouvoir me faire éditer, je verrai : car je ne compte pas rester tout le temps ici, et surtout ne faire que mon travail de reporter : j'y reste tant que l'affaire de mon père, où l'on peut gagner vite et beaucoup ne peut pas être mise sur pied : car, pour le moment, pas d'importations privées : tout pour la guerre. Mais surtout, il faudra que je me réoccupe de moi. De plus, en tant que collaborateur de *Rouge-Midi*, et témoin des bassesses et d'injustices [*sic*], je me suis inscrit au Parti Communiste. Il me semble qu'extérieurement parlant, c'est la plus juste idée qui soit. N'ai, nouvelles connaissances, [*sic*] etc. Enfin, quand ces douleurs que j'ai, passeront, je pourrai – et ce ne sera pas trop tôt – ~~je pourrai~~ mieux profiter des quelques plaisirs que l'on peut maintenant avoir.

[30 octobre, Marseille]

30 – 10 – 44 huit heures trente (matin)

Je passe mon temps drôlement : en ce moment, par exemple, je fais pour le journal une enquête sur la jeunesse : je visite tout : écoles, maisons de correction. Les dimanches, je vais à des meetings en tant que journaliste, et l'on m'invite à goûter, etc. Depuis deux mois, Bistagne (le copain du lycée) travaille au journal en tant que photographe : nous allons souvent ensemble.

Maintenant, j'ai une réputation de Dom Juan ; d'un type qui fait croire aux autres qu'il s'intéresse à eux, alors qu'en fait, il ne s'intéresse qu'à lui-même. Tous les matins je suis libre : en profite pour me promener, faire des courses pour mes parents. Mes parents, d'ailleurs, vont bientôt aller à Paris et j'aurai ainsi, pour un mois, à peu près, l'appartement à ma disposition. Et quand ils reviendront, je tâcherai de me trouver une chambre. Les salaires au journal, sont bons, et seront augmentés. De plus, j'ai fait un tas de connaissances dans tous les milieux à cause de mon métier. Tantôt il y [a] une soirée ici, tantôt un banquet là, ouvriers ou intellectuels ; et naturellement, notre journal est invité.

J'ai dit : métier ! En effet, maintenant, j'ai un métier. Maintenant, sans que je m'en sois presque rendu compte, je gagne ma vie, paye mes impôts, suis majeur ; bientôt je vivrai seul, et, selon toute vraisemblance, ce métier que je croyais provisoire au début, ne le sera pas, car maintenant, je ne sens plus aucun goût pour le commerce (en supposant que j'en aie eu) ; tout d'abord, l'affaire de mon père n'est pas encore possible car la navigation privée d'ici aux Etats-Unis n'est pas encore rétablie. Puis, à Marseille, je connais tant de personnes ; et d'autre part, un métier, aujourd'hui, comme le mien, on n'en trouve [pas] à tous les coins de rue. Tous, au journal, sont très gentils avec moi ; le rédacteur en chef, qui a dit que j'avais beaucoup de talent, me laisse entièrement libre, par exemple, quand je poursuis une enquête : il ne me donne aucun petit travail embêtant, à faire. Enfin, je prends de plus en plus conscience de ce que je suis membre des Jeunesses Communistes : je fais la même remarque maintenant – ~~æ~~ sur un sujet général – que je faisais au lendemain de la bataille des rues sur un sujet particulier qui a fait que je me suis présenté à *Rouge-Midi* [sic] : dans un monde capitaliste, basé sur l'intérêt personnel des puissances d'argent de chaque pays, la guerre ne pourra jamais être abolie. Pour le lendemain de la guerre même, je prévois des crises économiques qui se développeront trente, quarante ans et qui aboutiront à une nouvelle guerre.

Crise de débouchés pour l'Europe, chômage : bref, les mêmes plaies du même régime pourri. Seul, dans un monde communiste, basé non plus sur l'argent de quelques-uns, mais sur le travail égal de tous, sans intermédiaires pour les profits, l'homme pourra vivre. Quant aux femmes, j'en connais beaucoup, couche de temps en temps avec elles, selon mon envie, mais n'ai aucune attache particulière.

Donc, me voilà par rapport à l'extérieur : journaliste, communiste, assez aimé et demandé. Et par rapport à moi, que suis-je ? Ai-je changé ? Certes. Disons plutôt que j'ai évolué, ou varié, sans changer. Je reste gosse : beaucoup me le disent. Reste mordant, ironique, facile. Il y a aussi, par rapport à moi, la même indifférence : par exemple, mon opinion sur l'homme n'a pas changé : je dis toujours que l'homme, par rapport à lui-même, donc au problème d'être homme, peut disparaître, plutôt : pourrait, et ne le peut pas. De sorte que puisqu'il doit vivre, le communisme est encore le meilleur remède. Voilà comment cela s'enchaîne. Donc, indifférence de l'existence à la non-existence ; et en elle-même, ayant en elle, malgré tout, le germe de tous les autres sentiments.

Et en ce qui concerne mon « œuvre » ?

Elle doit reposer sur ce que je suis par rapport à moi, et l'extérieur, mes rapports avec lui, viendront battre cela, comme l'appel de la vie vers ce qui la dépasse ; mais depuis quelques temps, j'écris très peu. Tous ces événements extérieurs, ces nouvelles connaissances, ce nouveau métier, agissent, et c'est une brûlure, qui n'est pas profonde, mais assez vive. Il faut donc qu'elle se calme. C'est d'ailleurs déjà presque fait. D'autres fois, une indicible paresse, toujours sur cette même base. Certes, par moments, lorsque je songe que je suis déjà homme, et que la vie me coule entre les doigts, que je perds du temps sans écrire, une angoisse intolérable me saisit. Mais cette mue doit

s'accomplir, est nécessaire même : les deux lignes, extérieures et intérieures, doivent rester parallèles : éliminer toute convergence possible pour ne pas en rendre l'une dépendante de l'autre ; mon esprit doit les voir en même temps et partir de sa base à lui. Par cela, il faut que la brûlure externe et passagère se calme tout à fait : je n'aurai plus cette agitation d'une part, et ~~par~~ ~~de~~ ennui de l'autre, ~~car cette brûlure, à l'état latent,~~ Donc, c'est ainsi que cela se présente.

Il y a quelques jours, ô surprise ! J'ai reçu une lettre de... Hélène ! Plutôt chaleureuse, me demandant de venir. Je n'ai pas encore répondu. Les femmes, tant que je n'ai pas de désir, me laissent absolument indifférent. Cela prouve le peu de profondeur de cette brûlure. Et l'amour, que serait-ce ? Une pénétration de l'extérieur, sur laquelle l'intérieur se rebiffe en l'assimilant ou non.

[13 novembre, Marseille]

13 – 11 – 44. Une heure (nuit)

Mes parents sont partis samedi à Paris. Je suis donc seul dans l'appartement. Samedi et dimanche, j'ai été pris par tous les meetings à la victoire. Aujourd'hui, calme. Les matins, fais mon petit déjeuner. À midi, ai rencontré Michèle : elle est bien. Revenue de Grenoble, elle s'y est fiancée : et voilà ! Je l'ai raccompagnée jusqu'à chez elle et elle doit venir mercredi chez moi : peut-être ne viendra-t-elle pas : car, je lui ai raconté certaines de mes aventures de l'insurrection : nous allions chercher les salopards en voiture, les passions à tabac, puis, de nouveau en voiture, on le [*sic*] menait à la campagne : le salopard hurlait, et nous, pour couvrir sa voix, chantions gaîment *La Marseillaise*, *L'Internationale*, riions ; parfois, il haletait « Je vous donne six mille francs, dix mille francs » – « C'est ça, donne-les moi » ; en pleine nuit, nous arrivions dans les collines et le faisons descendre : le type, abruti encore par les coups de poings qu'il avait reçus, courait un peu, et nous visions, tranquillement. Moi, avais marché derrière l'un deux, et l'avais abattu avec mon revolver, d'une balle dans la nuque. Comment avoir pitié ? C'étaient des types qui avaient dénoncé des familles juives, qui travaillaient à la Gestapo.

Mais Michèle était indignée :

- Quelle horreur ! Comment avez-vous pu faire ça ?

Je dois sûrement la dégoûter. Enfin !

Elle me dit avoir trouvé un type bien, pas le genre « mari classique » et convolera en justes noces une fois la guerre terminée. En attendant, je crois malgré tout qu'elle ne viendra pas.

Hier soir, ai couché avec la cuisinière du mess des officiers : une fois dans le lit, elle me dégoûta, et je fus [un] peu « violent ». Au fait : Simone est revenue ; ai été la voir, (elle m'avait adressé un mot) toujours aussi grasse et joue aux « indépendantes ». Comme l'an dernier, ~~tout le monde est~~ tous sont revenus à Marseille, peu changés, mais moi, qui travaille, maintenant n'ai plus sur eux, la même impression.